

VIANDOX

Le Sud-Ouest, j'adore !

C'était au temps où je voyageais pour mon travail d'agent commercial, deux ou trois jours par mois, la plupart du temps en train. J'adore ce moyen de transport, il représente le farniente, aller comme ça d'un point à un autre sans fatigue, profiter du paysage, lire, me détendre. Et n'oubliez pas que, ne sachant pas conduire, il n'y avait donc que le train ou l'avion pour me déplacer – je vous en ai parlé dans *V.R.P. les mal aimés*.

Quand mon travail me conviait dans de toutes petites villes provinciales, il fallait se munir du *Bottaz*, hélas disparu, qui donnait les horaires et les correspondances.

Une fois ma visite à l'usine de métallurgie terminée – souvent elle donnait du travail à tout le patelin – on me raccompagnait à la petite gare, et j'attendais sagement mon tortillard, bien installée au bien nommé *Café de la Gare*.

Ah, si vous avez connu ces petits cafés, lieux de rencontre et d'animation de tout un village, vous devez en garder, comme moi, la nostalgie.

J'aimais tout particulièrement ceux du Sud-Ouest, Lot-et-Garonne, le Gers, les petites lignes entre Montpellier et Toulouse, ou entre Toulouse et Bayonne, sans oublier le Toulouse-Bordeaux.

Les gens sont cordiaux, leur accent me ravit, et n'oublions pas les produits du terroir qui en ont fait grossir plus d'un !

D'une année sur l'autre, on me reconnaissait, et la patronne me hélait en disant « Té vous revoilà, la petite Dame ! » et donnait un coup de torchon – crasseux – sur la table en bois. Les lourdes chaises raclaient le plancher à damiers blancs et noirs. Au-dessus de nos têtes, les tortillons tue-mouches pendaient mollement, déjà bien chargés de butin.

Sur les murs, toute une collection de photos des équipes de rugby locales et départementales s'ornait de délicates dentelles en chiures de mouche. Des affiches en laiton vantaient le *Viandox* ou la bière *Kronenbourg*, leurs couleurs égayaient les murs nus, d'habitude peints dans un marronnasse très chic.

Quelques tables étaient occupées par des joueurs de belote, souvent très vieux mais guillerets, qui m'apostrophaient pour me demander si j'avais été bien reçue *chez le métallo*, tout en lorgnant mes gambettes par-dessous le béret basque, sans aucun complexe.

Je commandais un *Viandox*, la plupart du temps, et je le faisais durer. Parfois, le chef de gare entraît, s'épongeait le front en ôtant sa casquette, et annonçait : « P'taingg, le 16 h 47 est en retard ! Vous levez pas, ma p'tite Dame, je viendrai vous chercher quand on l'annoncera. »

Il arrivait que la patronne vienne me proposer le journal local, *Sud-Ouest*, et qu'elle l'ouvre à la page du canton lorsque quelque nouvelle du genre « chiens écrasés » était publiée. La salle n'était éclairée que par les deux portes vitrées donnant l'une sur la placette et l'autre sur le quai, le souvenir du repas de midi flottait encore dans l'air confiné, mais ce n'était pas désagréable. Dehors, sur le parvis abruti de soleil, quelques rares tracteurs passaient en pétaradant.

Sauf le bruit des *annonces* des joueurs, le silence était compact. Parfois, l'un des joueurs criait : « Oh Marcelle, remets-moi ça ! »

La gare comportait un étage, où logeaient le chef de gare et sa famille. Les fenêtres s'embellissaient de géraniums, et au bout du quai il y avait un petit potager où poussaient de belles tomates de Marmande, des haricots verts et des fleurs. Quelques fils de fer tendus entre les rangées de légumes supportaient la lessive de la famille, exposée impudiquement aux yeux de tous.

Je m'efforçais de ne pas trop boire, pour ne pas courir le risque de demander la clé des « vécés », qui trop souvent m'avaient réservé des surprises assez désagréables ; j'attendais d'être dans le train.

Le voilà justement, le chef de gare me hèle : « Allez, ma belle, il est là votre train ! » et souvent je suis la seule passagère à monter. On dirait presque qu'il m'en est reconnaissant... et je le vois me saluer de la main.

LA FIÈVRE DE L'OR

*Court souvenir
d'un temps où je fus riche...*

C'était... il y a un moment déjà. J'étais dans ma cinquantaine. Il me semble vous avoir déjà présenté un certain monsieur italien, très ami de l'une de mes sœurs (qui m'avait offert un séjour à Bayreuth pour Wagner...)

Bref, ce monsieur devait tenir une conférence à Bruxelles, devant la Communauté européenne. En français. Et s'il le maniait pas mal du tout, il a cependant demandé à ma sœur, qui lui vantait mes mérites, si j'acceptais de peaufiner son discours.

J'étais partante, bien entendu. Et je l'ai remanié, oh oui.

Là où il s'envolait dans des digressions poétiques en citant Pascoli ou Carducci, je les ai remplacées par des morceaux choisis de Joachim du Bellay ou même de Brassens : oui, *Gare au Gorille*, par exemple. Sans compter un dégraissage féroce dans les parties où j'imaginai l'auditoire en train de s'endormir.

Bref, j'ai fait du Marietta, et vous me connaissez assez pour vous faire une idée. Dès son retour de Bruxelles, il m'a appelée personnellement pour me raconter.

« Je n'ai pas bien compris ce qui se passait, car mes auditeurs étaient enchantés, ils riaient de bon cœur, et à la fin de mon inter-